

Émile de la Bédollière

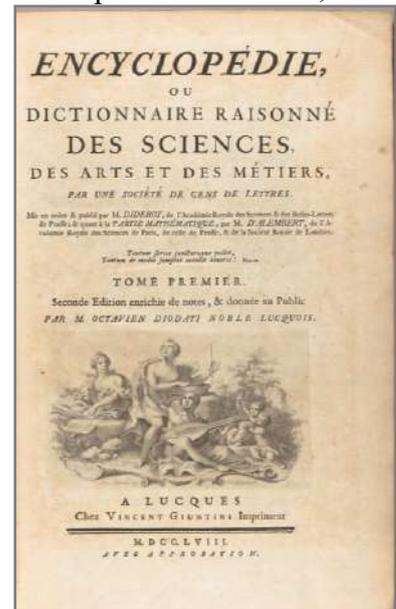
« Le Normand », dans *Les Français peints par eux-mêmes*, 1842

Gérard Gengembre

Parmi les grandes opérations éditoriales du XIX^e siècle, *Les Français peints par eux-mêmes* s'impose comme l'une des plus riches et l'un des meilleurs exemples de ce que l'on appelle la littérature panoramique dont relèvent entre autres les nombreuses physiologies qui parurent dans les années 1830 et 1840. Sous-titrée *Encyclopédie morale du XIX^e siècle* à partir du tome IV, cette publication commença par livraisons en 1839 pour s'achever en 1842. Due à l'initiative de l'éditeur Léon Curmer (1801-1870), illustrée notamment par Daumier et Gavarni, elle fit appel, à l'instar de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, à de nombreux contributeurs, célèbres (Balzac, Janin, Nodier...) ou moins connus, comme l'auteur de l'article « Le Normand », véritable monographie, que nous évoquons ici¹.

Soulignant l'intention satirique autant que sociologique de l'ouvrage, Jules Janin définit ainsi le projet dans la préface de l'édition en volumes :

« Ce que nos devanciers n'ont pas fait pour nous, nous le ferons pour nos petits-neveux : nous nous montrerons à eux non pas seulement peints en buste, mais des pieds à la tête et aussi ridicules que nous pourrons nous faire. Dans cette lanterne magique, où nous nous passons en revue les uns et les autres, rien ne sera oublié, pas même d'allumer la lanterne. »



Émile Gigault de la Bédollière (1812-1883) est l'un de ces talentueux journalistes et écrivains du XIX^e siècle injustement tombés dans l'oubli, qui fréquentèrent d'abord les milieux romantiques, eurent une activité politique (sous le Second Empire dans son cas), touchèrent un peu à tout grâce à une plume prolifique et dont la lecture est essentielle pour bien comprendre toute l'étendue comme toute la diversité de la vie littéraire et culturelle du siècle.

En 2012, *Les Français peints par eux-mêmes* a été réédité en deux tomes dans la collection « Bouquins » chez Robert Laffont. Je ne peux que vous recommander chaudement cette prodigieuse mine d'informations, souvent distrayante, toujours intéressante, ainsi que le catalogue dû à Ségolène Le Men de l'exposition du musée d'Orsay du 23 mars au 13 juin 1993, « Peints par eux-mêmes... » *Les Français peints par eux-mêmes. Panorama social du XIX^e siècle*, Réunion des musées nationaux, 1995.²

1 Le texte de cet article est disponible en ligne <http://www.bmlisieux.com/normandie/labedo02.htm>

« LA Normandie n'est ni une province ni un assemblage de départements, c'est une nation. Le peuple qui s'y établit au neuvième siècle, après avoir ébranlé l'Europe et troublé les derniers moments de Charlemagne, eût conquis la France, si la France alors lui eût semblé valoir la peine d'être conquise. Il eut un jour envie de l'Angleterre, et l'Angleterre fut à lui. Plus tard, faisant cause commune avec sa patrie d'adoption, il refoula au-delà de l'Océan les successeurs de Guillaume le Conquérant ; et maintenant que le terrain de la guerre est déplacé, que la question militaire se débat sur les bords du Rhin, et non plus à l'embouchure de la Seine, le Normand, devenu producteur actif et intelligent, emploie à l'industrie, à l'agriculture, au commerce, l'activité énergique qui l'animait dans les combats. » :

Disons-le d'entrée : s'il commence son étude par cet éloge, suivi d'un parcours historique, La Bedollière rassemble, en apparence du moins, la quasi totalité des poncifs, préjugés et images convenues du Normand tel que l'imaginaire et le regard essentiellement parisiens l'ont fabriqué de longue date. En effet, conformément à la ligne générale des *Français par eux-mêmes*, le propos central de son texte consiste en la présentation détaillée d'un type. D'abord envisagé selon ses origines supposées, puis expliqué par les circonstances historiques depuis l'invasion des *Northmen*, le type normand va donc se voir ainsi placé sous une loupe textuelle déformante, dont l'intérêt principal semble résider dans son exemplarité : un tissu de lieux communs brillamment agencés et appuyés sur une abondante documentation historique, folklorique ou linguistique. Voyez plutôt :

P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non ? VRAI

« Le paysan normand est questionneur. *Li plus enquérant en Normandie : Où aliax ? Que quèriax ? d'ont veniax ?* Mais il ne répond point à la confiance qu'il semble désirer, et en vous méfiant de lui vous ne faites que lui rendre la pareille. Cachant la finesse du renard sous l'air de bonhomie du mouton, retors sous le masque de la simplicité, réservé et sur la défensive avec les étrangers, il semble leur supposer ou avoir lui-même une arrière-pensée. Il louvoie, ne dit *ni vere ni nenni*, et répond rarement avec une franchise catégorique à la question même la moins insidieuse. C'est pour lui que le conditionnel semble inventé. »

Le goût de la chicane ? VRAI

« Le nombre des procès a diminué sous l'empire du Code civil, mais les lois nouvelles n'ont pas assez d'inflexibilité pour ne point fournir d'arguments à deux faces, l'une qui affirme, l'autre qui dément ; et beaucoup de Normands sont encore disposés à profiter de cette élasticité d'interprétation pour éterniser les discussions d'intérêt. Un habitant de Bayeux ou de Falaise se croit-il victime de quelque injustice, lésé dans ses intérêts ; lui conteste-t-on un droit quelconque, lui cause-t-on le moindre dommage, vite un commissaire, un juge de paix, un *homme de loi* : « *Oh ! oh ! nous allons voèr ! Cha n' se passera point comme cha... Faut que la gueule du juge en pette ! j'en aurai raison, quand même je devrais manger ma dernière chemise !* » Et la querelle s'engage, haineuse comme une guerre féodale. Bientôt, au milieu des débats judiciaires, les parties adverses perdent de vue l'objet de leurs réclamations, pour ne songer qu'à se ruiner mutuellement : le désir de la vengeance fait taire l'intérêt personnel. Dans certains pays on s'égorge : en Normandie on plaide ; on y combat à coups d'assignations, comme en Italie à coups de stylet : le mot *vendetta* s'y traduit par procès.

2 On ajoutera cette étude : Demartini Anne-Emmanuelle « Le type et le niveau. Écriture pittoresque et construction de la nation dans la série provinciale des *Français peints par eux-mêmes* », *Imaginaire et sensibilité au XIX^e siècle. Études pour Alain Corbin*, Créaphis, 2005.

Il serait injuste toutefois de répéter aveuglément de vieilles calomnies. Non, le Normand ne jure point des deux mains ; non, il ne trafique point effrontément de son témoignage ; mais il est vétilleux, et trouverait moyen d'embrouiller un axiome géométrique ; Si, en contractant avec lui, on n'a pas observé strictement toutes les formalités légales ; si toutes les quittances ne sont pas en règle, si les noms d'hommes et de lieux ne sont pas convenablement orthographiés dans les actes, la tentation de chicaner et de plaider pourra s'emparer de lui, et aura-t-il le courage d'y résister ! »

L'âpreté au gain ? VRAI

« N'essayons point de le dissimuler, le Normand montre quelquefois une avidité répréhensible, une âpreté au gain qui ne l'emporte pas au-delà des bornes prescrites par la loi, mais qui lèse le prochain, et répugne aux esprits délicats. Consultez les ouvriers des fabriques de Normandie, ils vous diront qu'ils sont accablés de *retenues* continuelles pour absence, pour infractions légères à des règlements tyranniques. Interrogez les commis de nouveautés, ils vous donneront sur leur régime alimentaire des détails peu favorables à leurs patrons. Regardez à l'œuvre les fermiers, les négociants, les industriels ; les verrez-vous préoccupés de l'intérêt public ? En aucune façon. Leur but est la fortune ; ils y marchent avec lenteur et prudence, en *haricotant*, en rognant les salaires, en donnant peu de leur, en tirant des autres le plus possible. Ne vous en défendez pas, descendants des hommes du Nord ; ils vous ont transmis quelque peu de leurs inclinations, et en revêtant des formes légales, en entrant dans le lit que lui creusaient la morale et les lois, leur goût pour la piraterie s'est transformé en génie commercial ! »

L'alcoolisme ? VRAI

« Les Normands d'aujourd'hui ne sont pas moins que leurs aïeux portés aux voluptés matérielles, et notamment à la boisson. Il est à remarquer que les ivrognes sont plus nombreux dans les contrées auxquelles la nature a refusé le raisin que dans les pays vignobles. En Normandie, les moindres bourgs comptent plusieurs cafés, et l'on ne fait pas une lieue sur une route quelconque sans apercevoir une maison dont la façade porte en grosses lettres :

DÉPOTEYER DE CIDRE.

CIDRE, BOISSON, POIRAY A DÉPOTEYER »



Les excès du mariage à la normande ? VRAI

« Le dîner commence, ou plutôt le repas du matin continue à cinq heures du soir. Le cuisinier, véritable héros de la fête, ouvre, avec la mariée, le bal qui succède au dessert : le *bruman* n'a droit qu'à la seconde contredanse. Vers les neuf heures, on entend frapper à la porte, et des voix du dehors répètent en chœur :

Sur le pont d'Avignon, etc.

Ce sont les *réveilleurs*, les jeunes gens du voisinage qui demandent à entrer ; on leur ouvre, après leur avoir riposté par le second couplet de la ronde, et on leur verse du cidre ; mais la coutume leur défend d'accepter des aliments solides, et de s'asseoir au souper qui a lieu à dix heures. On quitte encore la table pour la danse, et après minuit la danse pour une copieuse collation. A neuf heures du matin, un déjeuner, composé de beurre et de fromage, répare les forces des danseurs. Le *bruman* en congédie la plupart, ne garde auprès de lui que ses amis intimes, se divertit ou s'ennuie avec eux jusqu'à minuit, et, pour terminer convenablement quarante heures de séance gastronomique, se soumet de bonne grâce aux plaisanteries de ceux qu'il a traités. On l'oblige à faire sa prière à genoux sur un manche à balai, ou sur

une paire de sabots des plus anguleux ; on lui grimpe sur les épaules ; on enseigne à l'épousée une oraison égrillardes qui commence par : « *Benedicite*, je me couche, je ne sais pas ce qui va me venir ; je m'en doute, etc. » On apporte des rôties au vin, et la mariée boit et mange pendant qu'on passe sur la bouche de l'infortuné *bruman* le torchon qui a essuyé la vaisselle. La lassitude générale met fin à ces rudes épreuves, à ces farces grossières inspirées par les fumées du cidre et de l'alcool. Heureux encore le *bruman* s'il n'est pas veuf, si sa femme jouit d'une réputation intacte, car autrement, des *charivariseurs* déguisés en loups, en ours, portant des chemises par-dessus leurs habits, affublés de cornes monstrueuses, feraient bruire à ses oreilles les colliers et les casseroles.

Vous pensez qu'après ces bombances d'ogres, les conviés s'assoupiront comme des boas ? point : ils recommencent le dimanche suivant, ce qui s'appelle *fouetter le chat* en haute Normandie, et dans le Bessin, *faire le raccroc*, ou *manger la paille du lit de la bru*. »

La superstition et la survivance du paganisme ? VRAI

« Non-seulement il est religieux, ce qui est un bien, mais encore il est superstitieux, ce qui est un mal. Il confond le sacré et le profane, et observe encore des rites dont l'origine est manifestement druidique. [...] Ces pratiques semi-gauloises sont particulières à la Normandie. La fête des Rois y donne lieu à des cérémonies qu'on retrouve ailleurs avec quelques variantes, mais qui, nulle part, ne sont observées plus scrupuleusement. Dans chaque maison, le doyen préside au banquet, et coupe le gâteau en autant de parts qu'il y a de membres de la famille présents et absents. Les morceaux destinés aux absents sont soigneusement serrés dans une armoire, et permettent d'avoir de leurs nouvelles sans se ruiner en frais de ports de lettres. La part d'un absent est un indicateur infailible de la santé de celui auquel elle est réservée. Si elle reste intacte, c'est qu'il se porte bien ; si elle moisit, c'est qu'il est malade ; si elle se gâte entièrement, c'est qu'il est mort. [...] Un peuple capable d'ajouter foi à de pareils récits doit être sans force contre les visions du monde fantastique, et en effet le villageois normand de la vieille génération est encore assiégé de terreurs superstitieuses. Il appréhende les sorciers qui *jettent des sorts*, envoient des rats dans les maisons, donnent le *lait bleu* aux vaches, et il emploie contre eux l'eau bénite de Pâques ou de la Pentecôte, ou un cierge consacré le jour de la Purification. Rencontre-t-il en sortant de chez lui un chien noir ou une personne en deuil, c'est signe d'accident. Entend-il une poule dont le chant tend à se rapprocher de celui du coq, c'est signe de mort pour elle et pour son maître. Une femme enceinte sert-elle de marraine, elle et le filleul périront dans l'année. »

Un langage particulier ? VRAI

« L'idiome du peuple en Normandie n'est pas précisément un patois ; c'est de la *langue d'oui* mêlée de français corrompu, ou rendu méconnaissable par une prononciation vicieuse. Il y a quatre variétés différenciées entre elles par des nuances peu appréciables, le bas normand, le cauchois, le haut normand et le *purin*. »

Voilà ce qui s'appelle cocher toutes les cases du stéréotype ! Et pourtant, le regard porté par La Bédollière n'est ni méprisant, ni entièrement déterminé par les lieux communs quasi immémoriaux. Ainsi, quand il aborde l'état physique des Normands, il dénonce les conditions de la vie ouvrière :

« [...] depuis plusieurs siècles, le Normand a peu changé au moral ; il n'en est pas de même au physique. Cette race normano-celtique d'hommes aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la barbe rare, à la taille athlétique, de belles et robustes femmes aux formes arrondies, aux traits réguliers, au teint éblouissant de blancheur, ne s'est conservée que loin des villes, dans le Cotentin, le Bessin et le pays de Caux. Le travail pénible des manufactures, des fatigues et des débauches prématurées, ont abâtardi la moitié de la population. Comment ne seraient-ils pas chétifs et abrutis, ceux qui, employés dès l'enfance au tissage et

à la teinture des étoffes de laine et de coton, *mis à leur pain* avant l'âge de douze ans par des parents sans ressources, déclassés par les machines, subissent toutes les chances du commerce sans participer aux bénéfices ? Ces palais de l'industrie, ces fabriques dont les mille fenêtres éclairées au gaz scintillent la nuit comme les clartés d'une fête, sont peuplés d'être hâves et scrofuleux. Les ouvriers s'étaient autrefois formés en associations ; ils avaient une masse sociale, se donnaient des syndics, et sitôt que, dans une fabrique d'indiennes, le chef ordonnait de *déposer le maillet*, l'établissement du maître restait inactif et silencieux. Mais la nécessité toute-puissante a rompu ces coalitions. Le salaire est descendu de 5 à 2 francs. Les ouvriers ont tâché de le maintenir, se sont divisés en *dévorants* et *berlingots*, les premiers réclamant un taux élevé, les seconds travaillant au rabais. On voit parfois, à la Saint-Jean, de formidables luttes entre ces deux partis ; les *dévorants*, tatoués au charbon, armés de sabres de bois, marchent contres les *berlingots*. Où sont les berlingots ? mort aux berlingots !! C'est la guerre des catholiques et des protestants, des fidèles et des hérétiques. Le besoin de se défendre rapproche les proscrits ; le combat s'engage ; les cailloux volent ; les horions s'échangent... mais à quoi bon ces querelles intestines ? l'ennemi commun, la misère, n'en est pas moins implacable, et les générations se succèdent de plus en plus étiolées. »

De même, il célèbre la ville de Rouen, avec certes des réserves marquées:

« Une phrase qui, sans avoir reçu la consécration du temps, a déjà la valeur d'un proverbe, caractérise admirablement les deux grandes cités riveraines de la Seine : « Paris, Rouen et le Havre, disait l'Empereur, ne sont qu'une seule ville, dont la Seine est la grande rue. » C'est aujourd'hui plus que jamais d'une vérité axiomatique.

En voyant à Rouen tant d'hommes et de voitures se coudoyer dans les rues, tant de commissionnaires au coin des bornes, de fiacres sur les places, d'industries originaires des Boulevards, le Parisien pourrait se croire dans sa capitale chérie, si l'odeur du goudron, la fumée des bateaux à vapeur de Rouen à Paris, au Havre, à la Bouille, à Elbeuf, les mâts des goélettes qui hérissent le fleuve, les ballots entassés sur le port, n'annonçaient une cité quasi-maritime.

Il y a à Rouen deux villes, l'une pittoresque et curieuse, mais noire, tortueuse et sale ; l'autre moderne, commune, mais propre et habitable. Les quais, blancs et polis, recouvrent comme un épiderme un labyrinthe d'artères entrelacées, de veines sinueuses où le sang et la vie circulent obscurément. Rouen, en relation directe et constante avec Paris, a toujours été la sentinelle avancée de la civilisation normande. »

« À en juger par cette monomanie théâtrale et les nombreuses statues élevées à Corneille, on serait tenté de croire que le Rouennais est un personnage littéraire ; mais il a trop de préoccupations commerciales pour pénétrer bien avant dans les régions du monde intellectuel. Qu'importe que la bibliothèque publique soit ouverte de onze heures à quatre heures, de six heures à neuf heures et demie le soir, de neuf heures à midi le dimanche, personne ne s'avisera de quitter la Bourse une minute plus tôt pour profiter de la sollicitude municipale. Il y a bien à Rouen une académie, des cours publics, une commission d'antiquités, des sociétés d'émulation, d'agriculture, de médecine, d'industrie, des amis des arts, philharmonique ; mais le mouvement spirituel est restreint à quelques savants qui ont *incognito* du talent et de l'érudition. »

Quant aux autres cités, elles se voient caractérisées par un ou deux traits essentiels. Par exemple :

« Le Havre n'a pas autant d'idiosyncrasie que Rouen. C'est une colonie de Parisiens, d'Anglais, d'Américains, de Norwégiens, de Russes, de Hollandais, de Portugais, de Colombiens, de créoles, de nababs, de gens de toutes nations et de toutes couleurs. On y apporte des produits de toutes les parties du globe, du coton de la Louisiane, du riz de New-York, de l'indigo du Bengale, des laines de Portugal, des suifs de Russie, des blés de Hollande, des vins de Bordeaux, de l'ivoire, de l'eau-de-vie, du café, du bois, des perroquets, etc. Le commerce y prend des proportions grandioses ; on y calcule par millions [...] »

« Caen est une ville de savants, d'archéologues, d'historiographes, qui se glorifie d'avoir inventé la *société des antiquaires de Normandie*, et les *congrès scientifiques*. On ne déterre pas aux environs un vieux sou qui ne soit décrit, à titre de médaille, avec dissertation sur le *module*, la *légende* et le *flan*. »

« Falaise dispute à Bayeux l'honneur de produire les plus intrépides chicaniers de la Normandie. »

« Une perquisition exacte amènerait à Bayeux la découverte de gens qui font encore métier de *témoigner*, et l'on y verrait des paysans, après le gain inespéré d'un procès, se promener dans les rues, une branche de laurier à la main. Les triomphes judiciaires sont les plus doux qui puissent chatouiller l'amour-propre d'un bas-Normand. »

« Les paysannes des environs de Bayeux sont d'habiles écuyères, chevauchant par la pluie ou le soleil, avec un zèle infatigable. Pour concilier les soins du ménage avec les occupations du dehors, elles chargent leur famille dans des paniers, au milieu des denrées qu'elles se proposent de débiter, et les initient ainsi en même temps à l'équitation, et à l'art difficile de *faire le marché*. »

« Alençon est le centre d'un grand commerce d'hommes, que des spéculateurs racolent dans les campagnes, emploient provisoirement aux travaux agricoles, et livrent au plus juste prix aux gens peu soucieux de voler à la victoire. »

Surtout, La Bédollière déplore à l'avance la disparition de bien des aspects de l'identité normande, vouée par la marche du siècle à se fondre dans l'unité nationale.

« Le type normand et ses variétés, que nous avons essayé de peindre, après avoir résisté à la corrosion des siècles, subissent actuellement une active métamorphose, et il est à craindre que nos tableaux, dessinés sur place et d'après nature aujourd'hui, cessent d'être ressemblants demain. La rapidité des communications en est la cause principale. [...] Viennent les chemins de fer, niveleurs des mœurs et du sol, et toutes les provinces ne tarderont pas à se fondre dans l'unité nationale, comme la noblesse et la bourgeoisie dans le peuple, comme des gouttes d'eau juxtaposées dans une masse liquide homogène. »

Sa monographie serait alors une manière de précis ethnographique, fixant les traits du Normand et de la Normandie « éternels », un memorandum, une image destinée à figurer dans le kaléidoscope d'une ancienne France composée de provinces possédant chacune leur originalité. On verra donc dans ces pages un lieu de mémoire, à double titre : une représentation datée à tout point de vue ; une vision certes éminemment contestable de la province, cette énigme posée au XIX^e siècle



Antoine Houdar de la Motte (1672 - 1731)

centralisateur, cette réalité jugée obscure, obtuse, obstinée qui résiste encore à l'impérialisme culturel de la capitale et dont il convient de regretter l'effacement progressif au bénéfice de la triste uniformité, car, comme l'écrit Houdart de la Motte, « L'ennui naquit un jour de l'uniformité »³.



3 Dans *Un début dans la vie*, Balzac a joliment détourné ce propos : « L'ennui naquit un jour de l'université ».